

Gérard Naddaf, *L'origine et l'évolution du concept grec de phusis*, Lewiston, N.Y./Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press, 1992, viii-603 p.

Germain Derome

Volume 23, numéro 1, printemps 1996

Critères esthétiques et métamorphoses du beau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027379ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027379ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Derome, G. (1996). Compte rendu de [Gérard Naddaf, *L'origine et l'évolution du concept grec de phusis*, Lewiston, N.Y./Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press, 1992, viii-603 p.] *Philosophiques*, 23(1), 174–176.  
<https://doi.org/10.7202/027379ar>

Gérard Naddaf, *L'origine et l'évolution du concept grec de phusis*,  
Lewiston, N. Y./Queenston, Ontario, The Edwin Mellen Press,  
1992, viii-603 p.

Le concept de *phusis* (nature) est un des plus importants de la philosophie grecque et il était donc intéressant de suivre l'histoire de ce mot. C'est ce que Gérard Naddaf a entrepris de faire en choisissant un angle d'approche fort original. Son point de départ est le Livre X des *Lois* où Platon critique la conception de l'univers des « physiciens » et leur oppose sa propre vision de l'origine et de l'évolution des choses. Naddaf a bien vu que Platon, ici comme sur bien d'autres problèmes philosophiques, constitue un point d'aboutissement en même temps qu'un renversement de la pensée grecque. L'enquête qu'il a effectuée tente donc de reconstituer cette histoire du concept de *phusis* à partir d'une analyse étymologique du mot jusqu'au moment où il devient l'enjeu d'une problématique philosophique chez Platon.

Les ouvrages des « physiciens » visés par Platon portaient souvent le titre de *Historia peri phuseôs* qu'on traduit habituellement par *Recherche sur la nature*. Dans le chapitre I, Naddaf tente de préciser le sens de ce titre en commençant par une analyse étymologique du mot *phusis* lui-même, dont le sens fondamental aurait été celui de « croissance », même si ce sens a pu évoluer par la suite. Dans l'expression *Historia peri phuseôs*, il semble que trois sens du mot *phusis* aient coexisté, à savoir : « origine », « processus » et « résultat ». Ce titre d'ouvrage des physiciens aurait désigné une histoire de l'univers, du commencement jusqu'à l'apparition de l'homme. Le chapitre II analyse la pensée mythique grecque, en particulier la *Théogonie* d'Hésiode. Celle-ci est d'abord distinguée du poème babylonien de la création, l'*Enouma Elish*, qui constitue un véritable mythe cosmogonique, parce que sa fonction est de renouveler le monde, de le recréer en quelque sorte, quand il est récité rituellement aux fêtes du Nouvel An. La *Théogonie* d'Hésiode, qui n'a pas cette fonction rituelle, est plutôt « une sorte de rationalisation de l'histoire du monde et de l'ordre présent » qui commence

par l'explication de l'origine de l'univers, puis passe à celle de l'homme pour finir par celle de la société. Ainsi les trois étapes que Naddaf considère comme caractéristiques des écrits des physiciens et qu'il nomme respectivement « cosmogonie », « anthropogonie » et « politogonie » seraient déjà présentes chez Hésiode. Dans le chapitre III, l'auteur aborde de façon détaillée la pensée d'Anaximandre, qui aurait été le premier à écrire un ouvrage *peri phuseôs*. On a d'abord une analyse du champ sémantique du terme *apeiron*, considéré comme substance primordiale. Puis on voit comment Anaximandre a conçu le développement de l'univers (« cosmogonie ») où la *phusis* est comprise comme « processus », processus de la formation de l'univers décrit comme une séparation des contraires provoquée par un éternel mouvement. Suit la cosmologie, où la *phusis* est comprise comme « résultat » (ici se trouve discutée la théorie remarquable du Milésien sur la position et la stabilité de la terre et analysé en détail le fameux fragment 1, seul authentique !). Puis l'« anthropogonie » d'Anaximandre, c'est-à-dire son explication rationnelle de l'apparition de l'homme, est replacée dans le contexte de l'explication mythique que les Grecs apportaient de cette apparition. La troisième étape (« politogonie ») décrivait l'origine et l'évolution de la société. Ce qui distingue ici Anaximandre de la pensée mythique, c'est sa croyance dans le progrès. Les autres présocratiques, de Xénophane aux atomistes, sont traités plus sommairement dans le chapitre IV. L'auteur tente ici de montrer que la plupart des présocratiques jusqu'à Platon ont écrit des ouvrages *peri phuseôs* et que ces ouvrages ont suivi un schème à trois étapes (univers, homme, société) semblable à celui qu'avait adopté Anaximandre. Le chapitre V retrace « l'influence des écrits *peri phuseôs* sur les sophistes ». Ceux-ci sont étudiés ici non pas parce qu'ils auraient eux-mêmes produit de tels écrits (ce n'est pas le cas), mais bien parce que, d'après Platon, l'influence des physiciens sur eux fut décisive : « la raison qui incite Platon à réfuter les écrits de type *peri phuseôs* au livre X des *Lois*, c'est précisément que les sophistes et leurs disciples s'en servaient pour renforcer des hypothèses qui, aux yeux du philosophe, exerçaient une influence néfaste sur la cité de son temps » (p. 271). Mais c'est seulement dans les deux derniers chapitres qu'on nous présente de façon détaillée le point de vue de Platon sur ces questions. Dans le chapitre VI d'abord, consacré au *Timée*, l'auteur nous rappelle que ce dialogue avait été pensé par Platon comme le premier d'une trilogie dont le deuxième volet était le *Critias* (inachevé) et le troisième un dialogue projeté, mais jamais écrit, qui se serait appelé l'*Hermocrate*, et dont le livre III des *Lois* peut donner une idée de l'intention. Dans le *Timée*, donc, on aurait pour la première fois un récit (la méthode de Platon est ici narrative) *peri phuseôs* que Naddaf n'hésite pas à qualifier de « créationniste » par opposition à la perspective dite ici « évolutionniste » des présocratiques. Enfin le chapitre VII, consacré aux *Lois*, nous ramène à ce qui était le point de départ de toute cette enquête. C'est ici en effet, plus particulièrement au livre X, que Platon s'en prend aux doctrines dites « athées », anciennes ou modernes. Voulant retrouver la source de l'impiété qui mine la cité, Platon la trouve dans ces doctrines qui voyaient l'univers comme engendré et régi par le hasard et veut leur substituer une conception téléologique de l'origine de l'univers. Mais cette fois-ci la méthode de Platon est argumentative alors que dans le *Timée* l'approche était plutôt narrative. Le cœur de cette argumentation est la preuve de l'existence des dieux et de leur antériorité par rapport à l'univers. On aurait ici deux preuves distinctes, que Naddaf nomme respectivement « cosmologique » et « physico-théologique ».

Ce livre passe donc en revue presque toute la philosophie grecque des Milésiens à Platon sous l'éclairage de la notion de *phusis*. Entreprise assez ambitieuse et qui s'adresse de toute évidence au public savant. L'intérêt d'un tel

ouvrage réside dans la nouveauté du point de vue adopté et dans la discussion des différentes interprétations offertes par les érudits sur les sujets abordés. Il rendra service à ceux qui le consulteront (grâce notamment aux index) pour se renseigner sur tel ou tel point disputé. Mais on ne le fera pas en toute confiance, car ce livre souffre d'un certain nombre de faiblesses dont il faut parler. Tout d'abord, au plan de la présentation, il faut regretter que, dans un livre destiné à un public spécialisé et à une époque où les traitements de texte informatisés offrent toutes les facilités, les citations grecques soient translittérées en caractères romains plutôt que données en caractères grecs. Ceci donne lieu à beaucoup d'erreurs de transcription (un *rhô* est souvent transcrit « p »), dont l'une des plus cocasses nous présente la forme impossible \**FeFpon* (p. 13) où les « F » (qui ne sont pas des phonèmes « f » !) représentent des digammes grecs (phonème « w ») non translittérés, de sorte que la forme en question aurait dû se lire \**wewpon*. Il faut dire d'ailleurs que l'analyse étymologique du mot *phusis* n'est pas d'une très grande clarté.

Plus profondément, ce livre a le défaut des thèses (c'en est une, « remaniée ») : l'auteur, dans son souci de faire une démonstration cohérente, est amené à passer rapidement sur les difficultés d'interprétation. Ceci paraît surtout évident dans les premiers chapitres consacrés à la pensée mythique et aux présocratiques. Par exemple, un fragment d'une tragédie d'Euripide (p. 37) est abusivement sollicité pour en tirer la position présumée du poète lui-même sur la constitution de l'univers (position inspirée d'Anaxagore, nous dit-on !), alors que l'on sait fort bien que ce qui est dit dans un chœur de tragédie (le passage en question est de forme lyrique) n'exprime pas nécessairement la pensée du poète. De même, si Naddaf adresse à la *Théogonie* d'Hésiode le reproche d'être un « véritable amalgame » (p. 75), il ne semble pas que ce soit pour une autre raison que le fait que le poème d'Hésiode ne se conforme pas assez clairement au schéma ternaire qu'il voit un peu partout.

Cette rapidité dans les jugements devient évidente à propos des présocratiques, Anaximandre surtout. Naddaf reconnaît lui-même que « l'information dont nous disposons pour aborder le système d'Anaximandre est, comme chacun le sait, très limitée » (p. 110). Cela ne l'empêche pas toutefois d'élaborer des hypothèses très hasardeuses, des échafaudages très fragiles, qui mènent parfois à des erreurs pures et simples : voulant étoffer la pensée d'Anaximandre sur le progrès humain, Naddaf est amené (p. 164) à citer un fragment clairement identifié par F. Jacoby comme n'appartenant pas au Milésien, mais bien à un autre Anaximandre, historien celui-là. Les spéculations qui suivent alors sont étonnantes : « Anaximandre aurait donc pu faire débiter son enquête par une généalogie du monde grec » et plus loin (p. 165) « Anaximandre aurait pu aussi procéder d'une manière spéculative ». N'importe quelle autre hypothèse aurait aussi bien fait l'affaire ! L'absence de textes pour étayer pareilles hypothèses ne semble pas être un obstacle décisif : « À ce propos, et malgré le manque de textes qui pourraient le confirmer, nous pensons qu'Hésiode ... » (p. 196, n. 230). Les chapitres consacrés à Platon sont moins spéculatifs. Cela s'explique : ici les textes abondent, ils sont incontournables et ils ont été abondamment commentés. De sorte que, dans ces chapitres, la part de nouveauté ou d'originalité du livre est moins évidente : Naddaf se contente plus ou moins de paraphraser les passages pertinents du *Timée* et du livre X des *Lois*.

On ne peut terminer cette recension sans mentionner le nombre tout à fait inacceptable de fautes de français et de coquilles (sans compter le nombre très grand aussi de références erronées) qui rendent la lecture de ce livre souvent pénible. On veut bien que le français ne soit pas la langue maternelle de

l'auteur, mais sa thèse a quand même été écrite à Paris et soutenue à la Sorbonne. On nous dit aussi que la version remaniée a bénéficié de l'aide d'un correcteur francophone. Mais on ne peut croire que ce livre ait été vraiment, sérieusement relu. La liste des erreurs serait tellement longue qu'on renonce à la dresser. L'ouvrage comprend une bibliographie assez abondante, mais où manque le livre de Dietrich Mannsperger, *Physis bei Platon*, Berlin, 1969. Des index (des passages cités, des auteurs modernes et des concepts) faciliteront la consultation du livre.

En somme, un livre d'érudition qui rendra service (les notes, parfois fort longues, contiennent souvent beaucoup de matière), mais auquel on se référera avec prudence.

Germain Derome  
Département de philosophie  
Collège Jean-de-Brébeuf

---